

clat de voix fit vibrer les vitres, puisque tu n'as rien!

—Si ceux qui, comme toi, ont plus de vingt mille francs de rentes y renoncent, il faut bien que des généreux aient le courage de s'y risquer, répliqua le jeune homme.

Un troisième personnage faisant irruption dans le cabinet de travail, vint les interrompre.

C'était André Réal, l'ami commun, l'oncle de Carmen, un pauvre aussi, un intellectuel qui n'avait jamais compris qu'il y eût dans la vie un côté pratique à sauvegarder. Il gagnait juste de quoi vivre avec ses livres, mais des rêves, des lois de réformation impossible, des plans hâtifs irréalisables dans le moment, de généreuses utopies qui le berçaient lui et un petit nombre d'adeptes.

—Je vous emmène dîner chez moi, dit-il. Allons, vite, il est six heures, ma femme nous attend.

Et, sans donner le temps d'une réponse, il entraîna ses amis.

II

Un instant après, n'ayant eu que le temps de faire le chemin de la rue de Vaugirard à Saint-Jacques, Alin Bernier, Marcel Deshaies et André Réal entraient dans un tout petit salon tiède, fleuri, soigné, où deux femmes brodaient. L'une fort belle, d'allure grave, ayant quarante ans peut-être, était la femme de Réal; l'autre, petite, blonde, charmante, toute jeune encore, était sa nièce.

A l'arrivée de ces messieurs, Carmen leva vers eux ses yeux bruns, très jolis, où flottait toujours un peu de tristesse, laissa voir son front très blanc, immaculé comme les lys qu'elle travaillait toute la journée, passa une de ses petites mains dans les boucles naturelles qui faisaient une sorte d'auréole à sa ravissante physionomie de personne sérieuse et sage, puis reprit bientôt sa broderie.

A son insu, Alin la regarda attentivement, et ce fut d'elle comme de Marcel

tout à l'heure, il s'aperçut qu'il ne l'avait point encore vue.

Une robe de laine sombre, de façon simple, moulant son buste de mignonne élégance, des petits souliers vernis emprisonnant un pied fin et distingué, une ceinture brune serrée à la taille par une boucle d'argent uni, rien de tout cela ne lui échappa; mais ce qui l'influença davantage, ce fut le charme paisible, délicat, qui émanait d'elle et qui, doucement, insensiblement, pénétrait au plus profond du cœur. Dire que durant plus d'une année, il y avait été insensible.

L'ingénieur s'approcha de Carmen, prit une chaise, s'assit familièrement à côté d'elle de manière à n'être entendu de personne.

—Alors, fit-il sans façon, de même que s'il eût traité une affaire, vous travaillez ainsi, sans cesse.

D'une voix douce et résignée, elle répondit:

—Mais oui, monsieur, cela devient une habitude.

—Comment cela, vous faites toujours grandir des lys?

—Il faut bien.

—Mais si vous continuez, la terre entière sera bientôt blanche et purifiée.

Carmen regarda Alin, surprise par la voix adoucie de ce géant et rencontra alors son regard tout caressant. Embarrassée, elle rougit un peu.

Lui continua:

—Ainsi, c'est par vocation que vous faites des fleurs?

—Non. C'est une nécessité.

—Pour rien au monde, vous ne voudriez les laisser, les abandonner?

Elle leva sur Bernier son fin visage et le regarda très droit pour répondre:

—Mais je n'en aurais pas le droit puisque ce sont ces fleurs qui me font vivre.

—Si l'on vous offrait autre chose, un brave cœur par exemple, plus désireux que vos lys d'être soigné par vous.

Troublée, elle murmura:

—Ceci n'est pas, alors, je n'ai rien à dire.

—Pardon, cela est. Je connais un cœur seul, ennuyé, un peu rude, qui aurait bien